

Ineffa[ça]ble, in[aper]çu *

Didier Vaudène **

Comment vivre sans inconnu devant soi ?

René Char, *Le poème pulvérisé*.

« Et »

Évoquer l'éventualité d'une réforme de l'entendement, n'est-ce pas déjà affirmer que l'entendement (tout comme l'intuition ou la raison, surtout si elle est pure) n'est pas un organe, et qu'une telle réforme ne relève pas de la chirurgie ? L'hypothèse qu'il y a des processus inconscients procède-t-elle de la découverte par Freud de quelque nouvel organe jusqu'alors demeuré inaperçu aux yeux de l'anatomie ? Le « et » qui articule « psychanalyse » et « réforme de l'entendement » se charge d'une première détermination : faculté ou coup de force métapsychologique, il s'agit dans les deux cas d'hypothèses dont les effets sont à valoir dans le champ des discours (aussi bien dans leur versant théorique que pratique ou clinique) qui en mobilisent l'efficience.

Toutefois, le mot *hypothèse* traîne avec lui un boulet de suspicion : ne s'agit-il donc que d'hypothèses, éventuellement sans autre valeur que celle de boucler à la hâte une spéculation de circonstance ? À mettre l'accent sur ce caractère hypothétique, ne suggère-t-on pas que ces hypothèses sont en quelque manière dépourvues (totalement ou partiellement) de « réalité », et que ce qui les relierait à une telle « réalité » devrait être entendu comme défaillant ou particulièrement distordu ? Mais à s'engager dans une telle voie, ne risquerait-on pas de jeter le doute sur toute élaboration à caractère hypothétique, à commencer par la totalité des sciences ? Je préfère, pour ma part, situer cette difficulté de fond par le biais d'une question (qui confère au « et » de l'intitulé une seconde détermination) : quel(s) lien(s) une hypothèse entretient-elle avec ce à quoi il est convenu de la référer ? – question qui, tout en laissant ouverte l'éventualité que toutes les hypothèses ne soient pas de la même espèce à l'égard de cette problématique du lien, souligne qu'on ne saurait proposer une réponse particulière ou régionale sans engager du même coup tous les autres champs théoriques concernés.

Quelles que soient les nuances ou différences qui l'ont affecté, le mot *entendement* n'a jamais figuré dans un discours ou une philosophie qui accorde une place à l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients. Devrait-on nier, pour autant,

* Ce texte fait suite à une communication au colloque *Psychanalyse et réforme de l'entendement* organisé au la Collège international de philosophie les 28 et 29 janvier 1995. Le présent texte a été publié dans les actes de ce colloque (Lysimaque, Paris, 1997).

** Directeur de programme au Collège international de philosophie, Maître de conférence à l'Université Pierre et Marie Curie (Paris VI).

que cette hypothèse soit rationnelle ? et devrait-on corrélativement entendre ceux qui en soutiennent l'efficacité comme soustraits à l'exercice normal de l'entendement ? À l'inverse, peut-on se borner à placer l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients « avant » l'entendement et la raison, et affirmer ainsi un rapport de sujétion ou de dépendance ? À moins de restreindre la portée de cette hypothèse à une régionalité sans incidence notable sur les questions de fond (en philosophie et dans le domaine des sciences positives, en particulier), on ne peut éviter (troisième détermination) d'associer le « et » de l'intitulé du colloque à une problématique d'articulation qu'on ne saurait tenir pour résolue par la seule invocation d'une dépendance évidente, dans un sens comme dans l'autre.

Mais il s'agit moins de l'entendement que d'une « réforme de l'entendement » ; et même si le mot *entendement* n'a pas un usage stable dans la philosophie, du moins pressent-on qu'une « réforme de l'entendement » ne saurait s'accomplir que sous la pression d'un réagencement des constructions théoriques les plus massives et d'un réexamen des principes régulateurs les plus fondamentaux. On peut hésiter devant une telle entreprise, surtout si on imagine qu'une telle « réforme » doit être le fruit d'une volonté délibérée, et peut-être se résignera-t-on, faute d'entrevoir le passage, à affirmer qu'une telle « réforme » est devenue inconcevable parce qu'impossible, compte tenu, par exemple, du caractère particulièrement massif des constructions relevant des sciences positives. Il s'en faut de beaucoup, cependant, que de telles constructions soient maîtrisées de part en part par des personnes individuelles (eussent-elles des capacités intellectuelles hors du commun), de sorte qu'on ne saurait écarter l'éventualité que de telles « réformes » se tissent et s'élaborent dans l'ombre jusqu'à ce qu'elles deviennent suffisamment manifestes ou repérables pour qu'un discours en recueille l'empreinte et permette ainsi qu'on en prenne acte. Ce serait une quatrième détermination du « et » : l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients aurait-elle directement ou indirectement provoqué ou précipité une « réforme de l'entendement » encore inaperçue ou insuffisamment aperçue quant à ses incidences fondamentales ?

Je propose d'opérer une distinction minimale entre deux hypothèses : la première, qu'il y a des processus inconscients, hypothèse dont l'efficacité est à valoir dans le discours analytique ; la seconde, qu'il y a des processus insus, hypothèse qui s'applique à tout discours *en tant que discours* (qu'il soit philosophique, scientifique, etc., analytique y compris). L'éventualité de la « réforme de l'entendement » précédemment évoquée correspondrait alors à un changement de perspective dans laquelle, loin de viser l'horizon d'une lumière dépourvue d'ombre, si c'est la part insue qu'il implique qu'un discours vient tôt ou tard rencontrer comme limite, butée ou impasse, c'est aussi cette part insue qui lui tenait lieu de fondement ou d'origine, en même temps que de condition de possibilité. Autant dire que ce qu'un discours fait ordinairement valoir *explicitement* comme fondement (énoncés fondamentaux, principes régulateurs, etc.) ne saurait valoir comme fondement (au sens qui vient d'être dit), lequel ne remplit son office que dans l'exacte mesure où il demeure inaperçu. Bref, l'effet de maîtrise opératoire que peut procurer un discours est à référer à cette part insue qui lui échappe (ce pourquoi cette maîtrise demeure toujours énigmatique et inexplicable), tandis que tous les discours (y compris les théories revendiquant la plus stricte positivité scientifique ou la plus stricte formalité mathématique) sont, en quelque sorte, à *double-fond*.

Processus inconscients

Pour énoncer l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients, je m'en tiendrai à ce trait minimal que de tels processus ne sauraient s'accomplir que dérobés – ou se déroband – à la conscience qui en assume les effets. Ce trait est minimal en ce sens qu'il ne précise aucune détermination spécifiant de tels processus ; corrélativement, il est très probablement plus général (plus large) que les processus inconscients au sens de la psychanalyse. Il s'ensuit cependant que la conviction que nous pouvons éprouver que nous sommes pleinement conscients de ce que nous savons (ou disons, ou faisons, etc.) ne constitue pas une preuve (un témoignage, une confirmation, une corroboration, etc.) qu'il n'y a pas de processus inconscients. Et j'ajoute aussitôt que cette conviction ne constitue pas non plus une preuve qu'il y en ait. J'ajoute encore que cette même conviction ne saurait non plus réfuter, ni l'hypothèse qu'il y en a, ni l'hypothèse opposée qu'il n'y en a pas.

L'hypothèse qu'il y a des processus inconscients ouvre une situation remarquable impliquant, à l'égard de chaque conscience, considérée individuellement et supposée en assumer les effets, une absence simultanée de preuve et de réfutation, aussi bien pour l'hypothèse elle-même, que pour son opposée. Je préfère cependant éviter de plaquer hâtivement quelque formalité logicisante sur cette situation afin de tenter d'en reconstituer le mouvement à travers quatre remarques.

La première remarque concerne l'extrême fragilité de l'hypothèse, non seulement parce qu'elle n'est avancée que démunie de tout étayage direct (témoignage tangible, preuve, corroboration, etc.) de nature à consolider sa pertinence ou sa validité ; mais aussi parce qu'elle n'a même pas la force de s'opposer directement à son opposée, au point que la différence (c'est-à-dire la négation) qui les lie paraît s'évanouir, car si la différence entre l'hypothèse et son opposée semble certaine, les « effets apparents » qu'elles induisent demeurent cependant *indiscernables* : de ce qu'une conscience n'éprouve aucun processus inconscient comme tel, cette conscience ne peut rien conclure de certain : soit elle n'a rien éprouvé parce que ces processus n'ont pas eu lieu, soit elle n'a rien éprouvé parce qu'ils ont eu lieu, quoiqu'elle ne saurait les éprouver dès lors qu'ils sont supposés inconscients.

Pourrions-nous apercevoir un autre [usage du] principe de non-contradiction que celui qui nous est toujours présenté sous couvert d'évidences allant de soi (qu'une même chose ne peut être à la fois blanche et non-blanche, par exemple), un principe de différenciation [d'indiscernables], enjoignant de différencier, quant à la provenance, ce qui s'avère pourtant indiscernable quant aux « effets apparents » ? Deux principes, l'un glissé sous l'autre qui le dérobe et l'enveloppe tout à la fois : le principe apparent, qui nous est habituel, le plus ferme de tous pour la science de l'être et pour la logique (selon Aristote), l'autre inaperçu, enfoui, comme oublié, ouvrant le champ de ce que la logique [de l'être] a toujours redouté : l'interprétation. (Ainsi la question de l'interprétation serait-elle enfouie au cœur même de la logique [de l'être] (La question de la logique serait-elle alors enfouie au cœur de la question de l'interprétation ?)).

Ne pourrait-on alors prolonger le questionnement en direction de l'opposition entre être et non-être, s'il est reconnu, du moins, que l'être n'est jamais manifeste comme tel ? Si l'être n'est jamais manifeste comme tel, la supposition de l'être et celle du non-être ne sont-elles pas indiscernables quant à cette [non-]manifesteté ? Dans ce cas, la supposition de l'être correspondrait à la supposition d'une manifestation [effective] non manifeste (une manifestation s'accomplissant comme dérovement), alors que la supposition du non-être correspondrait à une absence de manifestation (donc aussi à une absence de dérovement), c'est-à-dire à une absence de manifesteté (indiscernable, au demeurant, de la manifesteté non manifeste provenant de la supposition de l'être). Ainsi, à l'égard de la [non-]manifesteté, pourrait-on dire que « l'être même "est" retraits »¹. S'il est impropre d'employer le mot « manifestation » à l'endroit de l'être, convient-il d'articuler dérovement et [entrée en] présence² ?

1. Martin Heidegger, *Concepts fondamentaux*, Gallimard, Paris, 1985, p. 83.

2. Jacques Derrida, « Ousia et grammè », in *Marges de la philosophie*, Minuit, Paris, 1972. En particulier, pages 36 et 37 : « Transgresser la métaphysique, au sens où l'entend Heidegger, n'est-ce pas déployer une question en

La deuxième remarque concerne l'extrême résistance (je n'ai pas dit solidité) que cette hypothèse tire de sa propre fragilité ; car, tout en s'avancant démunie pour elle-même de tout étayage, elle destitue cependant son opposée du statut d'évidence insoupçonnable qui lui avait été jusqu'alors conféré, pour la ramener au rang d'une hypothèse (qu'il n'y a pas de processus inconscients) elle aussi, désormais, démunie de tout étayage venant la consolider. Et ce qu'aucun assaut frontal ne parviendrait à entamer vient à fléchir jusqu'au dénuement par l'effet de cette extrême fragilité. Certes, aucune des deux ne saurait l'emporter sur l'autre dans le champ clos des preuves et des réfutations ; mais, du seul fait d'être avancée (ou seulement prise en considération), l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients devient inéliminable [au regard de son opposée], dans le même temps qu'il est désormais exclu de tenir son opposée pour une évidence allant de soi.

C'est ce mouvement très caractéristique de redistribution des rôles qui échapperait à une étude purement logique de l'opposition entre les deux hypothèses. Ainsi, lorsqu'on a pris acte de l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients, on aperçoit rétroactivement que la souveraineté accordée à la conscience proviendrait d'une hypothèse fragile promue par mégarde au rang d'une évidence allant de soi, évidence d'autant plus insoupçonnable qu'il suffit à une telle conscience de se faufiler dans ce rôle pour trouver les arguments et les moyens de s'y maintenir³.

Ce mouvement très caractéristique n'est pas spécifique à l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients. Bien plutôt convient-il de remarquer que cette hypothèse présente des traits de structure qu'elle partage avec bien d'autres, dans le domaine scientifique, en particulier. On peut citer, par exemple, la problématique du mouvement (élaboration du principe d'inertie contre la théorie aristotélicienne du mouvement)⁴, la cosmologie copernicienne (c'est la terre qui est mouvement, et le soleil qui est immobile)⁵, la réinterprétation de la mécanique newtonienne par Einstein⁶, voire même le rejet de l'universalité du principe de continuité par Planck⁷.

Ces exemples suggèrent avec force que les phénomènes ne sauraient accéder à la manifesteté (ou, pour mieux dire, à la positivité) sans impliquer un dérobement corrélatif. Car, dès lors que le phénomène (comme manifesté) est supposé distinct du phénomène (comme manifestation), force est de supposer corrélativement que le phénomène (comme processus de manifestation) est autant ce qui permet au manifesté supposé de se manifester positivement, que ce qui conserve et garantit la distance entre le manifesté supposé et sa manifestation positive. Il s'ensuivrait que l'exigence [scientifique] de positivité reviendrait autant à s'en tenir aux faits, comme on le dit de manière insouciant, qu'à laisser entendre que toute manifestation implique, comme une condition de sa propre possibilité, un inéliminable dérobement.

Au demeurant, même reléguée à l'arrière-plan ou méconnue, l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients n'a pas besoin qu'on en « prenne conscience » pour que ce qu'elle permettra de déceler comme l'effet de tels processus se produise ; et même, cette hypothèse n'inclut-elle pas l'éventualité qu'elle demeure méconnue ? On comprend qu'il ne s'agit pas seulement de logique ; car cette éventualité intervient de manière cruciale quand on veut rendre compte du fait qu'il ait été possible que nul, avant Freud, n'ait songé à affirmer une telle hypothèse en rôle d'hypothèse fondamentale⁸.

retour sur cette étrange limite, sur cette étrange époque de l'être se cachant dans le mouvement même de sa présentation ? [...] pour indiquer, de très loin et de manière encore très indélicate, une direction qui n'est pas ouverte par la méditation de Heidegger : le passage dissimulé qui fait communiquer le problème de la présence et le problème de la trace écrite. Par ce passage à la fois dérobé et nécessaire, les deux problèmes donnent, ouvrent l'un sur l'autre. »

3. « L'intelligence est toujours faible, et il est facile pour un philosophe de transformer sa résistance intérieure en réfutation logique ». Sigmund Freud, lettre à Wilhelm Fliess du 9 décembre 1909, in *La naissance de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1973, p. 271.

4. Thomas S. Kuhn, *La révolution copernicienne*, Fayard, Paris, 1973 (collection *Le livre de poche*), en particulier pages 114 *sqq.*, 129 *sqq.* et 159 *sqq.*

5. Jean-Jacques Szczeciniarz, « La rhétorique de Copernic », revue *Césure* n° 2, Paris, 1992. Voir aussi l'étude détaillée de Thomas S. Kuhn, *La révolution copernicienne*, *op. cit.*

6. Albert Einstein et L. Infeld, *L'évolution des idées en physique*, Flammarion, Paris, 1982.

7. Max Planck, *Autobiographie scientifique*, Flammarion, Paris, 1991 (Collection *Champs*).

8. « Or, comme ce conscient ignore tout de ce que nous avons admis jusqu'à présent – les quantités comme les neurones – il convient que notre théorie puisse expliquer jusqu'à cette ignorance elle-même ». S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », in *La naissance de la psychanalyse*, *op. cit.* p. 327.

La troisième remarque, qui prolonge la précédente, concerne l'irruption de l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients. Cette hypothèse n'est pas une proposition qui viendrait sagement se ranger à côté de son opposée, en attendant qu'un jugement vienne trancher la tension contradictoire ; car, dès que prise en considération, cette hypothèse extrait de sa propre fragilité la force de s'avérer inéliminable. Il s'ensuit que le basculement majeur n'est pas le passage de l'hypothèse qu'il n'y a pas de processus inconscients à celle qu'il y en a (parce qu'on ne saurait nier qu'il y a des processus inconscients sans évoquer l'éventualité qu'il y en ait, et *ipso facto* rendre cette dernière éventualité inéliminable), mais le passage d'un paysage théorique où aucune des deux hypothèses opposées n'était [encore sérieusement] évoquée (évidence d'une conscience en son principe souveraine et sans ombre), à un paysage théorique où l'hypothèse qu'il n'y a pas de processus inconscients se trouve démunie de toute possibilité d'éliminer son opposée. On observe ainsi deux mouvements corrélés : tandis qu'on passe d'un *non encore dit* à un *dit* en quelque manière redoublé (l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients et son opposée), l'évidence insoupçonnable d'une conscience souveraine dégringole au rang d'une simple hypothèse, pire, au rang d'une hypothèse qui se voit contrainte de recourir à la négation de son inéliminable rivale pour se vêtir d'une formulation.

Le passage qui est mis en jeu dans ces « réformes » implique deux termes, dont l'un aura été un non encore dit (ou un non encore pris en considération), et dont l'autre est la tension contradictoire entre deux hypothèses opposées quoique indiscernables quant à leurs « effets apparents ». Dire que le premier terme du passage aura été un non encore dit est l'effet d'une reconstitution rétroactive, ce que notifie l'usage d'un futur antérieur, et le passage n'aura eu lieu (comme récit ou description reconstituée) qu'après avoir eu lieu (effectivement), éventuellement par l'effet même du récit qui le met en scène. (Ce récit ne serait alors que la mise en scène de sa propre irruption dans le champ qui, parce qu'il le prend en considération, s'en trouve « réformé »)

Psychanalyse et « réforme de l'entendement » : cet intitulé suggère maintenant une « réforme » bien singulière, puisqu'en somme, elle ne s'est jamais accomplie ni ne s'accomplira jamais « en tant que telle », et qu'elle ne saurait trouver d'autre lieu pour se déployer que les discours qui en prennent acte.

Le non encore dit n'aura donc même pas un été un silence, car le silence a lieu. Peut-être l'un des sens de penser serait là : ce qui aura permis le passage d'un non encore dit au dit [de ce non encore dit]. (Mais y a-t-il vraiment passage si le point de départ du passage n'a même pas lieu ? Penser serait-il comme une mort à rebrousse-chemin, si la mort est moins le passage de la vie à la mort, qu'un « passage à rien »⁹ ? Penser n'aurait-il donc pas de commencement, et la mort pas de fin ? Craignons-nous de penser en proportion de notre crainte de la mort ?)

Enfin, la quatrième remarque concerne le fait que ce débat sur les deux hypothèses opposées demeure indépendant du fait qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de processus inconscients ; car il ne suffit pas d'opter pour l'hypothèse qu'il y en a pour qu'il en ait, *parce qu'il* ne suffit pas non plus d'opter pour l'hypothèse qu'il n'y en a pas pour qu'il n'y en ait pas. La fragilité est égale de part et d'autre. Les deux hypothèses opposées sont donc moins à référer à une « réalité » (ou à une « non-réalité ») de processus inconscients, qu'à des clés de voûte de constructions interprétatives différentes. Sans doute, lorsque les constructions interprétatives concordent de manière satisfaisante avec les champs auxquels on les applique, en vient-on, par insouciance ou comme une façon de parler, à faire passer l'efficiencia des hypothèses retenues pour une sorte de « réalité » de ce qu'elles visent – et parfois même n'en vient-on pas à croire à ces « réalités » au point d'y adhérer fortement ? – ; ce n'est jamais qu'un abus de langage, ou une évidence aveuglante.

9. « Telle est la pensée la plus difficile à formuler puisqu'elle est *a priori* exclusive de toute mise en relation : la mort est un *passage à rien*. Cette formule est à la fois un scandale pour la grammaire, et une contradiction pour la logique, car le rien nihilise le passage ». Vladimir Jankélévitch et Béatrice Berlowitz, *Quelque part dans l'inachevé*, Gallimard, Paris, 1978 (*Folio essais*), p. 203.

L'accent donné ici à l'interprétation est essentiel dans la perspective d'une « réforme » : car une « réforme » ne concerne pas la modification ou la transformation d'une quelconque « réalité », mais le déplacement ou le remaniement en profondeur de constructions interprétatives. Ces déplacements ne sont donc concevables que si l'on brise les adhérences abusives et les évidences aveuglantes, comme autant de câbles d'acier à sectionner fil à fil, afin d'ouvrir la possibilité de ré-interpréter (interpréter autrement) ce qui, parce que trop fortement arrimé, semblait jusqu'alors immuable. (Il n'y aurait jamais de « réformes » que des interprètes eux-mêmes)

L'accent donné à l'interprétation exclut également, par principe, d'imaginer qu'une « réalité » puisse jamais « être » ce qu'une hypothèse énonce ou semble viser. Autrement dit, qu'on suppose qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de processus inconscients, on ne trouvera nulle part de processus inconscients en tant que tels dans la « réalité » (pas plus qu'on ne trouvera d'entendement, de raison pure, ou d'esprit) ; rien n'empêche, par contre, qu'il y ait (ou qu'il n'y ait pas) des « quelque chose » qu'on puisse interpréter (penser, regarder, comprendre, analyser, etc.) comme des processus inconscients. C'est en ce sens, très exactement, qu'on pourra dire que des processus inconscients sont effectifs, quoiqu'ils n'aient, par principe, aucune « réalité en tant que tels ». Le recours à l'effectivité serait une manière de ménager une place pour « ce qui a lieu » (sans aucune détermination particulière) au regard d'une construction interprétative (qui lui confère une détermination).

Parce qu'il faut laisser ouverte l'éventualité de ré-interpréter le discours de celui qui affirme qu'il n'y a pas de processus inconscients depuis l'hypothèse qu'il y en a (comme « résistance intérieure », par exemple), il faut dissocier l'hypothèse qu'il n'y a pas de processus inconscients (comme clé de voûte d'une construction interprétative) de l'hypothèse qu'il n'y a pas de processus inconscients (comme supposition d'un « ce qui n'a pas lieu ») ; et à cause de l'égalité de fragilité des deux hypothèses opposées, il convient d'opérer une dissociation analogue à l'endroit de l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients.

On peut (on devrait ?) soumettre toutes les hypothèses fondamentales au questionnement provoqué par une telle dissociation. Cet exercice serait-il une sorte de passage obligé, un moment d'évanouissement, d'indécision, de confusion, le moment orphique d'un basculement venant presque toucher ce qui demeure pourtant hors d'atteinte ? (Les hypothèses fondamentales seraient donc doubles, ou à deux faces dissociables. J'appelle adhérence ce qui se produit lorsque la dissociation est occultée. Une difficulté demeure cependant : on ne peut mener de tels questionnements, donc rompre de telles adhérences, que depuis une autre hypothèse)

Conscience/conscience

Dans ce qui précède, j'ai laissé flotter le mot *conscience*. J'ai fait allusion à ce qu'on éprouve (ou à ce qu'on n'éprouve pas), c'est-à-dire à une *conscience vécue*, considérée individuellement. Toutefois, le contexte d'une « réforme de l'entendement » suggère moins la référence à une telle conscience vécue qu'à une sorte de *conscience théorique*, assujettie à certaines propriétés, elles aussi théoriques, et liée aux constructions interprétatives (ou aux *montages*, au sens de Legendre¹⁰) qui en manœuvrent les ficelles, sachant que, sous certaines conditions, ce que nous éprouvons individuellement au titre de notre conscience peut donner chair (correspondre, convenir, donner « réalité », etc.) à ce qu'une construction interprétative énonce, pour sa part, au titre d'une conscience [théorique]. Si la concordance est suffisante, un effet d'adhérence peut se produire, et il peut alors sembler que ce que nous éprouvons (conscience individuelle vécue) « est » (ou est suffisamment adéquat à) ce qu'une construction interprétative en dit (conscience théorique), au point que la distinction en vienne à s'estomper pour venir se fondre dans le glissement conscience/conscience, c'est-à-dire dans le mot *conscience*.

Cependant, si on admet, au moins temporairement, que l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients concerne les consciences vécues considérées individuellement, il s'ensuit que ce que nous éprouvons quand nous sommes convaincus que nous sommes maîtres de ce que nous disons (savons, faisons, etc.) ne peut plus valoir, surtout de manière évidente, pour une expérience correspondant à une conscience théorique souveraine, c'est-à-dire dépourvue d'ombre en son principe. Dès lors, l'irruption de l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients

10. Pierre Legendre, *Le désir politique de Dieu (Essai sur les montages de l'État et du Droit)*, Fayard, Paris, 1988.

grippe le glissement conscience/conscience et, du même coup, rompt la concordance entre ce que nous éprouvons (ou n'éprouvons pas) et la supposition d'une conscience théorique souveraine : tandis que la souveraineté imputée à une conscience théorique se dévoile rétroactivement comme étant l'effet (le symptôme ?) d'une conclusion hâtive (de l'absence d'une ombre décelable à une absence de dérobement), l'illusion de souveraineté s'interprète, dans la perspective qu'il y a des processus inconscients, comme le témoignage d'un dérobement s'accomplissant ou accompli. Bref, ce qui, d'un côté, se fait passer pour souveraineté s'interprète, de l'autre côté, comme un témoignage de non-souveraineté.

Cette hypothèse n'est-elle pas, quant à sa structure, une sorte de peste, si la conviction que j'éprouve de savoir ce que je dis ou sais est en fait l'expérience même du dérobement s'accomplissant ou accompli ? Ne faut-il pas ici souligner l'affinité de cette expérience avec celle du mensonge « réussi », c'est-à-dire du mensonge s'accomplissant en se déroband à la vigilance de son destinataire ? Le menteur n'est pas tant celui qui dit ce qui est faux ou ce qui n'est pas (une telle lecture ne résiste pas un instant à ce que chacun de nous en a expérimenté, et concerne, au mieux, le mensonge une fois décelé et reconstitué par le destinataire), que celui qui fait passer une provenance (le mensonge lui-même) pour une non-provenance (la confiance sans soupçon comme absence de mensonge), le dérobement (comme une « ombre blanche ») pour une absence de dérobement (absence d'ombre) ? N'est-il pas, en ce sens, celui qui fait passer de l'être (comme provenance du mensonge) pour du non-être (comme absence de mensonge) ? Le menteur ne vise-t-il pas la paralysie du soupçon, l'état de confiance aveugle du destinataire quand celui-ci n'a même pas encore eu l'idée de soupçonner la présence d'un mensonge ? Et quand le soupçon survient, c'est-à-dire quand survient l'hésitation entre l'hypothèse qu'il y a mensonge et celle qu'il n'y n'a pas mensonge, le mensonge n'a-t-il pas déjà presque échoué ?

Cette hypothèse conduirait-elle à prolonger le doute hyperbolique au-delà de ce dont il parvient à se saisir (comme « ombre noire ») afin de l'éliminer ? (Au-delà du doute arrêté – c'est-à-dire de la certitude – se déploierait librement l'« ombre blanche », insituable autant qu'inaccessible, non par l'effet de quelque éloignement, par la grâce d'une perfection achevée ou d'une divine ultra-mondanité, mais par l'extrême proximité – l'intimité – d'un dérobement)

Ce que l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients apporte avec soi, c'est une autre manière de regarder l'ombre, ombre de la conscience, ombre du discours. Et, de la même manière qu'un seul mensonge suffit à jeter le soupçon sur une confiance jusqu'alors aveugle, qu'on penche une fois en faveur de l'hypothèse, qu'on en dégage la structure corrosive, et rien ne saurait plus en arrêter la propagation et le travail de sape, jusqu'à fissurer silencieusement les constructions des plus massives.

Cette rupture de concordance est elle-même à double détente, car elle se retourne aussitôt contre la supposition d'une conscience théorique souveraine et dépourvue d'ombre. On peut certes déjà noter que l'éventualité qu'il y ait des processus inconscients se présente rétroactivement comme ayant jusqu'alors échappé à la vigilance d'une telle conscience, c'est-à-dire à la vigilance des constructions théoriques auxquelles elle est liée, ce qui ne manque pas d'entamer l'évidente souveraineté dont elle était supposée jouir. Mais, dans la perspective d'une « réforme », l'effet majeur n'est pas là. Car méconnaître l'éventualité qu'il y ait des processus inconscients, c'est d'abord méconnaître un dérobement, de sorte que la supposition de souveraineté se comprend aussi, toujours rétroactivement, comme le *dérobement d'un dérobement*. Ce dérobement à la deuxième puissance peut se formuler en termes de traces : la supposition de souveraineté implique la confusion entre une *absence de trace* (absence de dérobement) et la *présence d'une trace indécélable* (effectivité d'un dérobement).

On comprend que le dérobement à la seconde puissance ne produit pas une absence de trace, car on ne saurait nulle part trouver une gomme qui soit de nature à « effacer » des traces indécélables, de sorte qu'on ne saurait d'aucune manière « produire » de l'absence de trace en « effaçant » des traces indécélables. Corrélativement, le gommage d'une trace décelable ne produit pas une absence de trace, mais la présence d'une trace indécélable. (L'inaperçu serait ineffaçable¹¹)

11. Le titre du présent texte est emprunté à Edmond Jabès : *L'ineffaçable l'inaperçu*, Gallimard, Paris, 1980.

Si le menteur construit son mensonge en provoquant un dérochement à la première puissance, ce mensonge ne saurait « réussir » sans que le destinataire n'assume à son insu le dérochement de ce dérochement, c'est-à-dire un dérochement à la seconde puissance : ce que le destinataire comprendra rétroactivement comme une confiance aveugle, lorsque le mensonge aura été éventé (s'il l'est), aura correspondu à une conclusion confiante mais bâtie (effective quoique nulle part formulée, puisqu'avant le soupçon, c'est un non encore dit), celle qui, d'une absence de trace décelable, conclut à une absence de trace. Le surgissement du soupçon, quant à lui, comme une sorte de ralentissement ou de dilatation de la hâte, aura correspondu au « passage » de la conclusion confiante à la conclusion méfiante, celle qui, d'une absence de trace décelable, conclut à la conjonction de deux hypothèses opposées, absence de trace (absence de mensonge) ou présence de trace indécélable (présence d'un mensonge). La reconstitution du mensonge, s'il y a eu mensonge, et si elle est possible, ne vient qu'au troisième moment.

Au terme de cette analyse, on peut de nouveau reconstituer les conditions d'une expérience articulant une conscience vécue et une conscience théorique, où se joue, non plus une simple concordance, mais une *double concordance* : d'une part, concordance quant à ce dont on a conscience (ce qui advient à la conscience, côté conscience vécue, et, schématiquement, ce qu'on sait, côté conscience théorique, comme une souveraineté partielle) ; d'autre part, concordance quant à ce qui se déroche (comme processus inconscients, côté conscience vécue, et comme processus insus, côté conscience théorique). Le glissement conscience/conscience en simple concordance, lié à la problématique de la souveraineté de la conscience, est maintenant prêt à glisser sur un *autre* glissement conscience/conscience, en double concordance, et lié à la problématique du dérochement.

Ce glissement de glissements est en quelque sorte vertigineux. Car, outre qu'il autorise, pour la même expérience apparente (la conviction que j'éprouve d'être maître de ce que je sais, dis, fais, etc.) deux interprétations distinctes procédant d'hypothèses opposées, il autorise également, à cause précisément de ces deux interprétations, la ré-interprétation rétroactive de tout discours impliquant la supposition d'une souveraineté de la conscience.

L'expérience du mensonge « réussi » est précieuse parce qu'elle nous est si familière que nous pouvons sans peine en reconstituer la délicate articulation. On comprend aussi que le menteur du logicien est toujours déjà démasqué : seul un mensonge déjà éventé permet au destinataire, quand cela est possible, de constater des dits incompatibles entre eux, et de les formuler en termes de propositions contradictoires. Mais le mensonge « réussi » s'accomplit avant le soupçon, quand la confiance est encore aveugle, comme un non encore dit : la logique n'a aucune prise sur le non encore dit, et le destinataire, quand bien même serait-il logicien, n'a pas encore eu l'idée¹² de l'appliquer. Autant la logique combat le mensonge éventé comme une « ombre noire » qu'il convient d'éliminer, autant elle redoute en silence le mensonge « réussi » comme une « ombre blanche » lui notifiant sa propre limite¹³. (Sboab) (L'universalité supposée de la logique viendrait-elle de ce qu'il suffit de se conformer à ses injonctions pour que sa limite demeure indécélable à ses yeux, comme s'il n'y avait pas de limite ? La logique [de l'être] serait-elle en quelque manière une discipline positive ? En serait-il de même pour la métaphysique ?)

On pourrait objecter, depuis le début du présent texte, qu'il est inexact d'affirmer que les processus inconscients se dérochent « en bloc » et qu'ils ne donnent lieu qu'à des traces indécélables. On remarquera cependant qu'on ne saurait référer tel ou tel fait, constat ou trace à des processus inconscients sans, au minimum, poser l'hypothèse de tels processus ; et, d'ailleurs, même quand on est averti de cette hypothèse, une telle référence ne procède-t-elle pas toujours d'une interprétation ? (Suffisait-il de voir les arcs-en-ciel pour conclure à la diffraction de la lumière solaire par les gouttelettes de pluie ?)

Ineffa[ça]ble, in[aper]çu

On ferait cependant fausse route, me semble-t-il, à trop s'attarder autour d'une problématique de la conscience ; et ce que j'introduis de biais comme *conscience*

12. Je remercie Serge Hajblum d'avoir attiré mon attention sur *j'ai eu l'idée de...*

13. « ... car la vérité passe par le mensonge qui la fonde ; à telle enseigne que l'on pourrait sans hésitation en déduire que la vérité est dit par le mensonge qu'elle dénonce en ne dénonçant qu'elle-même comme apothéose du mensonge porté à son plus haut degré de perfection ». Edmond Jabès, *Le soupçon le désert*, Gallimard, Paris, 1978.

théorique n'intervient en fait que comme une manière de donner lieu à l'indiscernabilité des « effets apparents » impliqués par la conjonction de l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients et de son opposée. Plus précisément, au lieu de dire que les processus inconscients ne donnent lieu à rien d'apparent (parce qu'ils se dérobent en s'accomplissant à la conscience qui en assume les effets), je préfère saisir ce dérochement au moyen d'une « pince différentielle », calée sur l'indiscernabilité des « effets apparents », pince qui n'est autre que l'articulation entre l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients et son opposée, et qui se traduit, en termes de traces, comme la différence entre une *absence de trace* et la *présence d'une trace indécélable*.

L'expression « pince différentielle » est une allusion aux quantités évanouissantes de Leibniz, et en particulier au symbole dx. Mais au lieu de considérer des « quantités », mises en ordre le long d'une échelle linéaire, je m'attache ici à des hypothèses opposées : autant la différence entre les deux hypothèses opposées est certaine, autant la différence induite par cette opposition demeure indécélable quant aux « effets apparents ».

On pourrait également évoquer les paradoxes de Zénon d'Élée, et en particulier celui de la flèche : quand on découpe le mouvement en instants si minces qu'entre deux instants le déplacement de la flèche [en mouvement] est nul, on n'en continue pas moins d'affirmer que la flèche est en mouvement, même si, entre deux instants infiniment rapprochés, le déplacement d'un corps au repos est, lui aussi, nul.

À l'égard d'une problématique de la conscience, il est clair que cette « pince différentielle » (l'indiscernabilité des « effets apparents » impliqués par les deux hypothèses opposées) procède d'une reconstitution rétroactive mise en scène afin de saisir la « fine pointe » de ce presque-rien¹⁴, et que le « passage » (d'un non encore dit au dit) n'est désormais indéfiniment répétable dans cette rétroactivité qu'à « répéter » ce qui n'a jamais eu ni n'aura jamais lieu « comme tel ». (Que seraient l'intuition, l'entendement ou la raison pure, par exemple, sinon la mise en scène de reconstitutions hypothétiques ?)

L'hypothèse qu'il y a des processus inconscients n'intéresse une « réforme » que dans la mesure où on prend acte de sa radicalité et de ses effets à double-fond. Dans cette perspective, le dérochement à la seconde puissance n'est pas à référer à des processus inconscients liés à une conscience vécue considérée individuellement, mais à un trait de structure des élaborations discursives. Tout en gardant l'empreinte de la radicalité et de la structure dégagée à l'endroit des processus inconscients, je formule l'hypothèse qu'il y a des processus insus qui s'accomplissent en se dérochant au discours qui en recueille les effets.

Qu'il puisse arriver qu'une conscience [théorique], quoique souveraine en principe, ne parvienne pas à étendre son pouvoir sur toute l'étendue de sa juridiction n'est pas une nouveauté, et l'humanité n'a pas attendu Freud pour s'en apercevoir. En ce sens, il y a toujours eu de l'ombre. Mais il s'agissait d'une « ombre noire ». Erreurs, défaillances ou ignorance toujours à réduire, à éliminer ou à nettoyer ; finitude ou imperfection à l'égard de quelque instance ou horizon en-dehors ou au-delà de la conscience ou du monde, l'ombre demeurerait « noire », non seulement à cause de sa coloration négative, mais aussi parce qu'elle était supposée se laisser apercevoir, peut-être se laisser saisir, et parfois se laisser éliminer.

L'hypothèse qu'il y a des processus inconscients ne considère ce qui échappe ni comme accidentel, ni comme un défaut qu'il conviendrait d'éliminer, ni comme une imperfection liée à la finitude humaine, ni comme l'effet de quelque tromperie malveillante. L'hypothèse est à la fois radicale dans le champ clinique qu'elle ouvre, parce que nul n'est supposé en mesure de s'y soustraire, et fondamentale parce qu'elle est la clé de voûte du champ théorique où elle déploie son efficacité.

À travers la double concordance, l'hypothèse qu'il y a des processus insus intéresse l'articulation entre conditions de possibilité, limite et fondement pour tout discours en tant seulement qu'il s'agit d'un discours, puisque cette hypothèse jouit des mêmes propriétés de structure (fragilité, inéliminabilité) que l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients. En ce sens, il ne s'agit plus de ce qui est (ou n'est pas) éprouvé par une conscience considérée individuellement, mais d'un trait de structure des discours, quels qu'ils soient, c'est-à-dire en tant seulement que ce sont des discours. Il convient à cet égard de souligner que si l'hypothèse qu'il y a des

14. Vladimir Jankélévitch, *Philosophie première*, PUF, Paris, 1986, p. 75.

processus insus ne concerne pas les consciences considérées individuellement (puisqu'il s'agit d'un trait de structure des discours), il n'en reste pas moins qu'à soutenir un discours donné, chacun se trouve convié à assumer à son insu (et d'une manière qui n'est pas nécessairement la même pour tous) un étayage inaperçu qui permette, à ce discours, de tenir, c'est-à-dire, à *chaque fois*, d'être soutenu par quiconque le soutient.

N'avons-nous pas parfois tendance à imaginer qu'un discours (ou une théorie) pourrait tenir de lui-même ? Mais un discours n'est jamais donné immédiatement, et ne saurait exister sans que chacun porte attention aux paroles ou aux écritures qui le propagent, et, au moins dans une certaine mesure, le déchiffre et l'interprète à sa manière. Comment, dès lors, pourrait-on concevoir qu'un discours puisse avoir été fondé une fois pour toutes, pour tout le monde en même temps, à une date chronologiquement déterminée ? Ne dois-je pas au contraire considérer que je ne cesse de répéter et de ré-accomplir le moment ou le geste inaugural du discours qu'ainsi je soutiens, aussi longtemps que je le soutiens, jusqu'au jour où, par l'effet d'une inflexion peut-être infime, je cesse le soutenir ?

L'ombre « blanche » du dérobement demeure inassignable et se soustrait à toute enquête qui voudrait la fixer, l'esquisser ou la peindre « en noir ». Elle n'attend aucune délivrance ou dévoilement, car l'attente est l'un de ses visages. Rien n'est caché en elle ni par elle, et associer l'ombre « blanche » à l'idée d'un dérobement n'est déjà qu'une manière de parler. Et ce n'est pas parce qu'à tenter de la saisir elle se serait déplacée ailleurs ; c'était déjà « autre chose » dont je n'aurai jamais la moindre idée. (À peine commençai-je d'en chuchoter l'éventualité, et j'en avais déjà trop dit, quoique je n'eusse pas encore commencé d'en parler)

En outre, le schéma d'articulation que j'ai dégagé à l'endroit du dérobement (indiscernabilité des « effets apparents » associée à deux hypothèses opposées) met en évidence la structure d'un *bord de positivité*, ou, si l'on préfère, d'une manière de *fond* (comme le fond d'un tableau où se détache un sujet) où vient à être recueilli comme *trace* ce qui advient à la positivité *relativement* à cette positivité. Une telle positivité ne se réduit pas à une sorte d'évidente factualité (c'est-à-dire à la positivité au sens vulgaire) ; il s'agit d'une positivité *théorique*, en ce sens qu'elle dépend d'une hypothèse de dérobement qu'on ne saurait avérer ou corroborer positivement « comme telle » (puisqu'elle induit des « effets apparents » indiscernables de ceux induits par l'hypothèse que ce dérobement n'a pas lieu), tout en se constituant comme une condition de possibilité de cette positivité. Autrement dit, on ne saurait concevoir une positivité sans que quelque chose ne se dérobe au sein même de cette positivité : rien ne saurait mieux situer ce que notifie la conjonction entre *fondement*, *limite* et *condition de possibilité*.

Reconnaître le schéma du dérobement comme un bord de positivité appelle quelques commentaires. C'est d'abord rappeler, si besoin était, qu'une positivité est un montage théorique, c'est-à-dire une construction interprétative. À cet égard, une positivité n'a rien de « naturel », puisqu'elle dépend d'une hypothèse de dérobement, donc d'une hypothèse, donc d'un acte d'interprétation. C'est ensuite attirer l'attention sur le fait qu'une positivité implique une limite qui coïncide avec une condition de sa propre possibilité, l'hypothèse de dérobement qui détermine une sorte de calage du « degré zéro » de cette positivité (seuil de confusion entre absence de trace et trace indécélable), c'est-à-dire de ce qui fait fond, voire écran, et relativement à quoi quelque chose de positif (on dirait décelable dans le contexte des traces) peut être recueilli. C'est enfin souligner, puisque le calage d'une positivité dépend d'une hypothèse de dérobement, que rien n'exclut a priori qu'il y ait des positivités, voire qu'un bord de positivité se déplace, ou même que ce que l'un regarde comme positif, l'autre ne le voie pas, ou n'ait pas l'idée de le voir¹⁵. Comprendre qu'un bord de positivité puisse se déplacer n'enlève rien à la radicalité de l'hypothèse d'un dérobement : qu'il puisse varier, certes, à condition qu'il ne s'anéantisse pas.

Que l'attention accordée à l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients conduise à renouveler l'idée même de positivité montre à quel point le travail de sappe opéré par l'effet de double-fond de l'hypothèse se propage dans de nombreuses directions, bien au-delà du champ analytique lui-même, et parvient à toucher la logique aussi bien que des sciences expérimentales, et, de manière générale, l'ensemble des disciplines scientifiques positives.

Mais ce renouvellement de l'idée de positivité produirait au moins un autre effet, celui de ranger l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients parmi les hypothèses capables d'ouvrir un champ de positivité (au sens

15. Voir aussi : Didier Vaudène, « La tache blanche », in revue *Césure* n° 7 (*L'impensé, la trace*).

L'ineffa[ça]ble, l'in[aper]çu

renouvelé). Que l'on veuille bien considérer que cette hypothèse apporte avec soi la possibilité de procéder rétroactivement à des réinterprétations (à commencer par l'idée même de positivité), et l'on apercevra sa facture parfaitement « classique », je veux dire d'un « classicisme » revisité de fond en comble par sa propre irruption. (En ce sens, la psychanalyse aurait inauguré et commencé de défricher pour elle-même ce nouveau classicisme, comme ayant été la première théorie « à insu », par l'effet du double-fond¹⁶ de l'hypothèse qu'il y a des processus inconscients)

Le lien

.

16. Cet effet de double-fond est à mettre en rapport avec le dédoublement du nœud borroméen proposé par François Baudry. Voir la communication de F. Baudry au présent colloque. Voir aussi : « Double mise en jeu du réel en psychanalyse », *Les carnets de psychanalyse*, n° 5-6, 1994.